

Nous ne nous étonnons pas que notre œuvre provoque des grincements de dents.

Le Chien d'or de la vieille Cité de Québec dit bien :

Je suis un chien qui ronge Pos.
En le rongéant, je prends mon repos.
Un temps viendra qui n'est pas venu,
Que je mordrai qui m'aura mordu.

Mais rien ne nous arrêtera dans notre voie ; nous croyons notre travail salutaire pour la population de Québec, et nous nous adressons aussi bien à ceux qui ne partagent pas nos idées qu'à nos amis convaincus.

Edouard Drumont disait l'autre jour dans la *Libre Parole* :

Nous sommes en présence de deux formes de journalisme : l'une qui finit, l'autre qui commence.

Les journaux depuis de longues années, agissent avec leurs lecteurs comme avec des enfants auxquels on fait voir Guignol ; ils exhibent devant le naïf toutes sortes d'enseignements criardes et d'images de pacotille et ils lui disent : "Tiens ! voilà un Antisémitte qui persécute un Juif inoffensif... Est-il assez vilain, dis ?"

Le lecteur, comme l'enfant, répond machinalement : "Oui", et, par un phénomène singulier, il en arrive à croire que le journal qui l'a dispensé de penser reflète sa pensée à lui, lecteur.

Notre système est tout différent, il est basé sur la méthode scientifique. Je n'impose, quant à moi, mes idées à personne, je dis à ceux qui sont capables de s'intéresser à certaines questions : "J'ai beaucoup étudié, regardé, observé, j'ai lu beaucoup, je me suis fait une opinion très absolue sur certains points ; de votre côté, vous avez fréquenté beaucoup d'hommes aussi, vous avez été témoin de bien des choses, voyez si vos remarques personnelles concordent avec les miennes et justifient mes théories."

Dans quelques mois, quand notre journal, qui s'améliore tous les jours, sera fait comme il doit être fait, tous ces hommes d'indépendance et de bon sens viendront à nous ; ils comprendront quel doit être le véritable rôle du journal moderne.

Le journal ne doit être ni un simple amuseur, ni un banalregistreur de faits, ni un directeur de conscience, ni un entrepreneur d'élections, il doit être un éveilléur d'idées. Nos lecteurs ne partageront pas toutes mes conceptions, qui d'ailleurs ne sont pas celles de tous mes collaborateurs, ils me sauront gré de leur avoir ouvert des horizons, donné des ouvertures sur bien des points qu'ils ne soupçonnaient pas et qu'ils n'avaient pas eu le temps d'étudier."

Cette position est la nôtre, celle que nous avons adoptée.

Pour nous combattre on prend un ton de reproche pleurnichard et on dit au pauvre Jean Baptiste, "Tiens, voilà ce vilain CANADA-REVUE, qui persécute la religion. Est-il assez vilain, dis ?"

Mais qu'est-ce que cela nous fait ?

Le bûcheron qui attaque à vigoureux coups de hache la forêt séculaire s'occupe-t-il des ronces et des lianes qui s'entrecroisent sur sa route pour empêcher sa marche altière ? Le talon de sa botte suffit à écraser ces impuissants obstacles et c'est aux grands

chênes seuls qu'il dévoue toute sa force, son énergie, son courage.

Aux âmes mal trempées, la confiance en soi ne provient pas tant de la réflexion, de l'étude, des connaissances, elle découle plutôt de l'exemple du voisin.

Chez certains individus, le jour de la bataille il faut pour émoustiller leur vaillance sentir le coude de leur voisin de droite et celui de leur voisin de gauche ; ainsi encadrés on en a vu se transformer en héros.

Et bien ! pour ceux là, je citerai des exemples d'affranchissement, de relèvement du peuple d'une oppression autrement plus solide que celle que nous avons à combattre ici.

Chez nous l'oppression est toute sentimentale, morale même. En Angleterre l'oppression de la démocratie, oppression séculaire, s'appuyait à la fois sur la force, la tradition et l'argent.

L'homme du peuple anglais en a triomphé.

Que d'événements n'avons-nous pas vu dans ces derniers huit jours !

La Reine fait dîner à sa table au milieu de princes et de chambellans une vieille négresse de Libéria ; les associations ouvrières viennent chanter la *Marcellaise* sous les fenêtres de Westminster ; un député ouvrier, sa blouse sur le dos, son chapeau mou en tête pénètre dans la Chambre des Communes pour prêter son serment d'office ; finalement le propre gendre de la Reine se fait battre à plate couture, d'une façon ridicule, par un obscur plébéien.

Avouons-nous donc bien franchement que si le marquis de Lorne s'était présenté comme candidat conservateur au Canada il se serait trouvé des gens pour nous dire que c'était un péché mortel de voter contre lui.

Les exemples que je viens de citer doivent être médités, ce sont des exemples réconfortants.

J'aurai encore souvent l'occasion de revenir sur cette intéressante question de la démocratie, question dont j'avais jeté les bases par la publication des enseignements de Mgr Ireland, mais je veux qu'on saisisse bien le sens que j'attache au mot lui-même pour n'être ni mal compris, ni mal interprété, involontairement ou intentionnellement.

A cet effet je définirai comme suit la démocratie : l'état social dans lequel chaque individu a la plus grande somme de liberté morale et civile pour déployer et faire fructifier ses capacités dans l'intérêt de tous.

DEMOS.

Nous devons des remerciements bien sincères à la presse amie qui a salué l'apparition de notre journal par des éloges plus que flatteurs. La chose est si rare parmi nos journalistes qu'elle mérite une mention spéciale.